

LE MENESTREL

4578. — 86^e Année. — N° 4.



Vendredi 25 Janvier 1924.

A L'OCCASION DE LA REPRISE D'ANTAR

Un Concert Arabe



MON hôte (1) a formé le dessein de me donner dans le patio de Nejma Ezzohra un concert arabe. Il a placé les musiciens, là-haut, dans la galerie, entre les chambres et la balustrade, tandis que nous restons en bas, dans un recoin d'où nous ne pouvons les voir. Assis sur un divan, c'est-à-dire dans l'état de détente et d'immobilité que requiert la vie contemplative, à même de percevoir les moindres nuances, les plus insaisissables subtilités, je laisse mes yeux errer sur cette grande pièce qu'envahit peu à peu le crépuscule. Déjà, le marbre des colonnes paraît plus sombre, les arcs de plâtre fouillé qu'elles soutiennent semblent ne reposer sur rien et se tenir suspendues, par miracle. Des reflets mauves, éveillés par des vitraux violets qui se cachent au fond d'une alvéole, se posent sur les stucs. Les galeries de bois doré reluisent avec douceur. Une lampe s'allume sous l'eau, dans la vasque d'albâtre; le jet d'eau s'efforce de monter vers la lumière, avec des hauts et des bas qui ressemblent à une aspiration humaine. Une plainte s'exhale : c'est le chant des Arabes quittant l'Espagne, l'adieu qu'ils adressaient à Grenade, au dix-septième siècle. Les voix des deux chanteurs sont tellement soudées et fondues qu'elles ne font qu'une; il faut qu'on m'assure qu'il y a effectivement deux chanteurs pour que je croie à leur dualité. Des musiciens les accompagnent, invisibles eux aussi. Je reconnais le son du rebec, ce violon à deux cordes dont on joue perpendiculairement, en le tenant sur les genoux, le luth, le tambour de basque, les timbales, c'est-à-dire le véritable orchestre arabe. Mon ami l'a recruté parmi ses domestiques, des jardiniers, des garçons d'écurie. Les entendant jouer pour eux, il les a dressés à jouer pour lui; discernant leur instinct musical, les éduquant comme il avait rééduqué les artisans du chantier de Nejma, il les a pliés à la discipline de cet art merveilleux qui semblait perdu depuis l'époque de Haroun-al-Raschid et dont les Andalous gardaient encore quelques fragments.

Ces fragments émergent de l'ombre, ce soir, comme de la nuit des temps. Il est un air qui remonte à l'invasion des Perses; on le chante encore en Égypte, à l'époque des moissons. Je reconnais au passage un vieux rythme

grec, scandé par trois coups de tambourin. Un autre rythme, compliqué, a dû être emprunté à l'Inde. Ma rêverie est entraînée au delà des Andalous, au delà même de Haroun-al-Raschid, jusqu'aux époques reculées où la musique ne relevait pas encore de l'harmonie, mais de sa concordance avec la prosodie. *Musique*, art des Muses, servante de la poésie, diction psalmodiante, déclamation soutenue par des instruments qui donnent le ton et accentuent les formes. Je discerne maintenant le point subtil où le chant prit naissance dans la voix, où la danse naquit des rythmes, où la poésie, la musique et la danse apparurent sur le même plan, comme des figures presque nues, se tenant par la main.

Quand les Occidentaux entendent un concert de cette sorte, dans un café de Tunis, ils s'ennuient rapidement. Ils ne savent point que ce qu'ils croient inférieur et sommaire est au contraire d'une incroyable subtilité. Habités à notre gamme tempérée de douze degrés, ils ne perçoivent pas les tiers ni les quarts de tons, irrégulièrement répartis dans une gamme plus riche, à intervalles très étroits. Persuadés que le fin du fin consiste dans l'harmonie, dans la conception de l'accord simultané qui est en définitive la grande découverte de l'Occident chrétien, l'originalité la plus éclatante de la civilisation occidentale, ils ne sentent pas que, pour un orchestre musulman, l'essentiel n'est pas cette simplification mécanique, cet échafaudage artificiel de sons, mais *le rythme*, l'écoulement des temps propre à chaque mélodie et la précision avec laquelle l'instant est *cueilli* par le musicien.

Ici encore, l'art obéit à la mystique musulmane. Selon elle, la durée n'existe pas, puisque le temps est un composé factice d'instant et que ces instants, Dieu peut en créer, comme il veut. Dès lors, *cueillir l'instant*, tout est là pour le musicien, comme pour la danseuse.

Mon oreille, entraînée, le cueille en effet, battement par battement. Le tambourin, surtout, m'aide à saisir au passage ces valeurs qui remplacent les brèves et les longues de la métrique ancienne. Celui qui en joue l'attaque tantôt sur le bord, d'un coup sec et mat, tantôt au centre de la peau tendue, d'un coup long et sonore. Des coups mats s'entrelacent avec des coups sonores, certains étant suivis de silences qui scandent, leur série constituant un rythme. Rien n'est plus mystérieux que l'intervention de ce tambourin. Je l'épie avec anxiété, tandis que je suis le contour fuyant de la mélodie, toujours successive. J'écoute cette plainte, dite à bouche mi-ouverte et répétée par le rebec; les deux chanteurs improvisent sur deux modes qui exposent le thème tour à tour; il semble parfois qu'on assiste à une confusion momentanée, à une désorganisation passagère. La voix s'arrête; le rythme, de plus en plus insaisissable, se perd ainsi qu'un filet d'eau à travers les sables. Voix et rythme se rapprochent, aussi près que possible de l'aspiration humaine, et respirent vraiment.

(1) Le baron Rodolphe d'Erlanger, qui dans son merveilleux palais de Nejma Ezzohra, aux environs de Tunis, travaille depuis plus de dix ans à une histoire de la musique, spécialement de la musique arabe. Ces belles pages sont extraites du livre d'impressions sur la Tunisie que M. Léandre Vaillat publiera au mois de février prochain sous le titre *Le Collier de Jasmin*.

Le jet d'eau, lui aussi, qui s'élève inégalement de la vasque. Des doigts légers pincant le luth : on dirait qu'une souris trotte sur les cordes, au milieu de la nuit. A d'autres moments, on croirait une pluie dont les gouttes, en tombant sur les tuiles vernissées d'un auvent de moucharabieh, résonnent presque douloureusement. Aux degrés délicats d'une gamme souvent étrange, le musicien ajoute des altérations expressives, vibrantes et comme pantelantes.

Comment se fait-il qu'en l'écoutant, je ne songe à aucune de mes anciennes joies, à aucune de mes anciennes tristesses ? J'ai comme un cœur neuf. Ne s'éveillent en moi que des images fraîches, des désirs inédits, des pages blanches, des desseins chimériques. Par là, le sens obscur du précepte de Parménide : « Ce qui est, n'est pas ; ce qui n'est pas, est », m'est comme révélé. La couleur, la forme, la consistance des objets qui m'entourent et dont la séduction prévalait sur moi, avant le concert, s'effacent progressivement. Une fois supprimés les contours de notre expérience, on parvient à un état où l'on cherche à en créer de nouveaux qui, sur les anciens, tressent un réseau aussi compliqué que les entrelacs des arabesques, en certains revêtements céramiques. De nouvelles contrées apparaissent en songe. Les poursuivre, les rejoindre, notre imagination s'y applique comme le tambourin à saisir le rythme fuyant de la lente mélodie asiatique. Nous suivons par la pensée des caravanes fictives, escortées de mirages. Moi aussi, demain, ne dois-je pas partir sur les routes du sud ? Oui, mais ce qui n'était qu'une volonté devient un désir. Partir, ce mot désormais prend un sens impérieux, comme si l'instinct nomade des anciennes tribus s'éveillait en moi, obscurément... Léandre VAILLAT.

Nous tenons à la disposition de ceux de nos lecteurs qui conservent la collection du « Ménestrel » une table analytique de l'année 1923 par matières et par noms. Elle sera adressée gratuitement à tout lecteur qui nous en fera la demande.

LES GRANDS CONCERTS

Société des Concerts du Conservatoire

Point de concert, la Société est en Suisse française.

Concerts-Colonne

Samedi 19 janvier. — Une première audition — et de musique musicale, écrite par un musicien, événement qui, se faisant de plus en plus rare, mérite donc d'être particulièrement signalé.

La *Nuit évocatrice* est bien, ainsi que le précise le programme, un « poème symphonique avec paroles ». Il est inspiré par des vers bien frappés, dus à M. Paul Bilhaud et, d'abord situé parmi les ténèbres, évolue peu à peu vers une splendide lumière. Des thèmes d'heureuse venue, associés à une orchestration éloquentement traitée, mais sans la moindre concession à l'école régnante de la fausse note obligatoire, se succèdent harmonieusement, et la partie vocale, d'ailleurs assez restreinte, éclaire d'une teinte favorable la pensée mystérieuse qui traverse le poème. Le public fut unanime — et nous nous joignons à lui — pour applaudir l'œuvre intéressante de M. Paul Pierné.

M^{lle} Magdeleine du Carp joua remarquablement la belle *Ballade* du maître Gabriel Fauré ; et enfin l'Ouverture du

Roi d'Ys et la *Shéhérazade* de Rimsky-Korsakow obtinrent leur succès accoutumé. Une fois de plus, MM. Gabriel Pierné, Cantrelle et Lopez connurent les joies du triomphe. René BRANCOUR.

Dimanche 20 janvier. — La *Quatrième Symphonie* de Beethoven, la *Valse* de Ravel, le *Chasseur maudit* de Franck, toutes œuvres déjà classées et souvent exécutées. M. Reynal, professeur au Conservatoire de Strasbourg, fit vibrer le *Concerto russe* de Lalo.

Concerts-Lamoureux

Nouvelle et magnifique interprétation du *Requiem* de Fauré et de la *Symphonie avec chœurs*.

CONCERTS DIVERS

Grands Concerts modernes. — M. Albert Wolff, continuant la tâche qu'il s'est imposée, donnait vendredi dernier trois œuvres de compositeurs vivants. Le *Don Quichotte* de M. Tournemire, bien qu'étant indiqué comme joué pour la première fois, n'était pas tout à fait une nouveauté ; si mes souvenirs sont exacts, nous l'avions déjà entendu l'an dernier, au cours d'une séance consacrée exclusivement aux œuvres de M. Tournemire. Il n'était pas d'ailleurs à cette époque interprété par un orchestre comme celui que dirige M. Wolff. Le *Don Quichotte* (prélude aux combats de l'idéal) n'est qu'un fragment d'une œuvre considérable, avec orchestre et chœurs, placée sous l'inspiration de Faust et qui comprend trois parties : Faust, Don Quichotte et Saint François d'Assise. C'est un scherzo à la fois généreux et ironique, aux rythmes accusés que viennent adoucir à la traverse de doux motifs : les hommes d'illusion sont toujours tendres. M. Tournemire semble avoir ici allégé sa manière, il a laissé plus de place à la fantaisie, l'audace vigoureuse de son héros semble l'avoir tiré, il n'a pas reculé devant des combinaisons harmoniques pour lesquelles son maître César Franck n'eût point manqué de réclamer de plus longues préparations : audaces d'ailleurs fort acceptables où l'on perçoit l'influence modératrice du sage et perspicace Sancho Pança, inséparable de Don Quichotte ; une orchestration recherchée, riche, ne manque point de donner quelque allure pittoresque à cette pièce qui pour être bien appréciée demanderait à être entendue en place, c'est-à-dire encadrée de son prologue et de son épilogue.

La *Symphonie-Concerto* de M. Le Borne avait été donnée, il y a un an également, aux Concerts-Pasdeloup ; mon confrère et ami Paul Bertrand vous avait dit alors tout le bien qu'il pensait de cette œuvre robuste, sainement pensée et solidement composée ; il avait indiqué que, bien qu'elle datât de trente-cinq ans, elle ne trahissait aucune ride. On eut vendredi la même impression ; seuls les procédés passent, une œuvre sincère ne vieillit point ; cette seconde audition en a consacré la pérennité. MM. Gabriel Bouillon et Brailowsky hier, comme il y a un an, tenaient la partie concertante du violon et du piano : ils y furent excellents.

Enfin la *Habanera* de M. Louis Aubert fut interprétée par M. Albert Wolff avec une puissance, une passion, une volupté dramatique qui n'avaient jamais été exprimées avec une pareille intensité.

M. Brailowsky terminait par le *Concerto en ut mineur* de Saint-Saëns, le plus parfait des cinq, grâce à sa tenue : la tonalité d'*ut mineur* a porté bonheur à Saint-Saëns et parmi ces bonheurs ce n'est pas l'un des moindres que de trouver un interprète comme M. Brailowsky à qui la salle entière fit fête.

Pierre de LAPOMMERAYE.

Orchestre de Paris (20 janvier). — Fatalité ! M. Casadesus souffrant ; M^{me} Lucienne Radisse renversée et traînée sur le pavé par un de ces nombreux héros de l'automobile pour qui le piéton est chose négligeable et bonne à dépecer. M. Georges de Lausnay prit donc la baguette et dirigea fort bien la *Reformation-Symphony*. M. Robert Lidon joua avec une belle sonorité le mystique *Kol Nidrei*